

FOIAb3b

Vietnam

Le triumvirat de la dernière chance

CPYRGHT

L'omnipotence du général Nguyen Khanh n'a pas duré dix jours. Le 17 août, à Vung Tau, ex-cap Saint-Jacques, dans une villa portant le nom évocateur de Maison-Blanche, cinquante des cinquante-huit membres de la junte militaire étaient tombés d'accord pour confondre en sa personne les pouvoirs du chef de l'Etat, du chef du gouvernement et du chef de l'armée. Le 25, dans Saigon en effervescence, des camions haut-parleurs annonçaient aux foules tumultueuses que le général était démissionnaire et que la charte nationale autoritaire qu'il venait de proclamer était abolie. Une fois de plus, au milieu d'une guerre épisante et angoissante, la main du pilote lâchait la barre du Sud-Vietnam.

La veille, à Washington, le porte-parole du Département d'Etat, Robert J. McCloskey, avait fait connaître avec force la position du gouvernement américain. « Les Etats-Unis considéraient comme extrêmement sérieuse et totalement négative toute tentative pour renverser le régime du président Nguyen Khanh. » Khanh passe pour un homme fort. Agé de trente-sept ans, sa vie n'a été qu'un combat. Il versa son premier sang dans les rangs des guérillas communistes, contre l'occupant japonais, puis, en 1947, il rallia les forces françaises et fut l'un des premiers élèves de cette école militaire de Dalat d'où les Français tentèrent de faire sortir une armée nationale en cultivant le moins possible le nationalisme. Commandant de parachutistes, il participa à l'opération de Hoa Binh, suprême tentative de de Latte mourant pour ressaisir l'initiative au Tonkin. Les Américains le distinguèrent lorsqu'ils endossèrent leur fardeau indochinois et l'envoyèrent parfaire sa formation militaire à l'école d'Etat-Major de Fort Leavenworth. Il fut l'un des soutiens de Diem — jusqu'au jour où les Etats-Unis lâchèrent la créature qu'ils avaient si soigneusement couvée. Il supplanta le général Minh, liquidateur du régime antérieur. Puis il voulut gravir encore un échelon... et fit un faux pas.

A l'inverse de Diem, Khanh a su démissionner à temps

De cette chute, quelle est la profondeur ? Nul ne peut le dire encore. L'Indochine est un pays à la fois cauteleux et terrible, semblable à la vieille Chine où l'on ne savait jamais si les luttes des seigneurs de la guerre s'achèveraient par des tortures ou par une admirable combinaison. Le clan Diem a été sauvagement massacré, sans doute parce que le clan Diem, vaincu de la solidité de son pouvoir, avait dédaigné de prendre les arrangements et garanties indispensables. Les conditions de la demi-chute de Khanh ont été totalement différentes. Il essaya d'amadouer l'op-

Matthias, de la C.I.A., avoue : « Pour nous, le Sud-Vietnam est un danger. »

L'aide américaine mise à part, Khanh ne reposait sur rien. Les Diem avaient pour eux la fidélité fanatique des catholiques transférés du Tonkin, et si puissants encore qu'on dut enlever du voisinage de la cathédrale de Saigon le monument de Kennedy, qu'ils tiennent pour responsable du martyre de leur saint. Bouddhiste, Khanh l'est trop peu pour se concilier la faveur des bonzes dont la frénésie sanguinaire dément d'une manière si tragique la réputation de la religion qu'ils représentent. Les intellectuels libéraux n'ont pas accepté davantage les restrictions assez raisonnables que le général justifiait par la nécessité de la guerre : plénitude du pouvoir, censure, couvre-feu, tribunaux d'exception, visites domiciliaires.

CONTINUED

CPYRGHT